

***La Fabrique des monstre ou
Démessure pour mesure***

Jean-François Peyret

Samedi 20 janvier 2018

«Je ne suis pas un monstre sacré»

Jeanne Balibar joue dans *La fabrique des monstres*, un spectacle inspiré du *Frankenstein* de Mary Shelley en création au Théâtre de Vidy-Lausanne



Théâtre » Dans le hall du Théâtre de Vidy, pour une fois silencieux, la voix de Jeanne Balibar porte. La comédienne vient de sortir d'une répétition de *La fabrique des monstres*, un spectacle inspiré de *Frankenstein*, le roman de Mary Shelley, que Jean-François Peyret crée à Lausanne le 23 janvier. Du haut de sa silhouette longiligne, elle lance: «Vous me donnez cinq minutes, je vais préparer mon repas.» A la voir manger sa maigre salade, on se dit que la comédienne a pour la nourriture un appétit inversement proportionnel à celui qu'elle manifeste pour les grands rôles. Les femmes du répertoire (Lady Macbeth, Elvire, Doña Prouhèze...), elle les a bien incarnées, avec voracité et délectation. Aux côtés de Jacques Bonnaffé, Victor Lenoble et Joël Maillard, elle jouera bientôt le rôle d'une actrice enfermée dans cette *Fabrique*, pour cause de dérèglement climatique. Entretien.

Qui mettez-vous sous le mot «monstres»?

Jeanne Balibar: Les indifférents.

Avez-vous souffert d'indifférence?

Oui, comme tout le monde, mais ce n'est pas ma personne qui compte. Je pense ici aux gens indifférents à la violence dans le monde, ce sont eux les vrais monstres.

Un spectre hante les quatre personnages du spectacle. Qui est-il?

C'est une créature qui déborde son auteur. Mary Shelley a été dépassée par *Frankenstein*. Rendez-vous compte: une romancière d'à peine 20 ans invente un personnage qui devient un des rares mythes modernes. Shelley est en quelque sorte dépossédée de sa créature. J'ajouterais que ce spectre peut revêtir d'autres significations, symboliques: l'inconscient ou la mort par exemple. Vous savez, le théâtre est plein de monstres, de toutes sortes.

Comme qui?

La cousine Bette de Balzac, entre autres, une vieille femme avide de revanche, capable du pire. Je l'ai incarnée à la Volksbühne, à Berlin, dans une mise en scène de Frank Castorf.

Vous jouez souvent à Berlin pour Castorf, artiste européen de renom, volontiers trublion. Le considérez-vous comme un monstre sacré?

Oui, mais pas comme un trublion. Sa vision de l'homme, éclairée par l'Histoire, est pertinente. Si elle dérange certains, c'est parce qu'elle casse les conventions. Et puis il a inventé une technique théâtrale avec laquelle

beaucoup de metteurs en scène travaillent aujourd'hui: la vidéo.

Et vous, vous voyez-vous comme un monstre sacré?

Non, pas du tout.

Vous dites dans une interview: «J'ai toujours été convaincue que j'étais Maria Callas»...

Je n'ai jamais tenu ce genre de propos... Imaginés par la presse. Cela dit, Maria Callas m'inspire, comme d'ailleurs beaucoup de grands noms de la scène, mais je ne me prends pas pour elle, ou pour une autre version d'elle.

Vous avez interprété Barbara dans le film de Mathieu Amalric. Qui est-elle pour vous?

Un mystère dense, séduisant, émouvant, qu'il ne fallait surtout pas essayer de percer. Je trouve que moralement on n'a pas le droit de dire à quelqu'un, quel qu'il soit: j'ai compris qui tu es. Dans le film, il ne s'agissait pas d'expliquer qui est Barbara, mais de la faire surgir tel un fantôme. Me vient ici à l'esprit ce conseil de Shakespeare donné aux comédiens, à propos de Hamlet: n'espérez pas, leur disait-il, jouer de cet homme comme d'une flûte. Autrement formulé: un personnage n'est pas un simple pipeau sur lequel il suffit de glisser les doigts pour que ça marche.

Que répondez-vous aux critiques qui reprochent à Amalric d'avoir fait un film sur Jeanne Balibar plutôt que sur Barbara?

Vous savez, le cinéma est un art du réel, c'est sa beauté. Même quand il s'agit d'une fiction, un film est toujours un documentaire, comme dit Godard; un documentaire sur une personne réelle. Pour s'en convaincre, il suffit de songer à certains films de Bergman, comme *Après la*

répétition qui rend hommage à une grande actrice suédoise.

Votre père, Etienne Balibar, est philosophe. Diriez-vous qu'il a donné une orientation à vos choix artistiques?

Oui, comme cela se passe souvent dans toute famille d'universitaires. Le milieu social d'où je viens est un milieu très classique de la IIIe République française, qui s'est soustrait à la classe ouvrière grâce à l'excellence scolaire. La culture et les «choses» de l'esprit ont donc occupé dans ma vie une place quasi sacrée.

Actrice de cinéma d'auteur: c'est ainsi qu'on vous définit. Est-ce un carcan?

Tous les labels sont des carcans. Je me serais bien vue jouant des comédies légères, j'en ai refusé au début de ma carrière par manque de confiance en moi. Ce fut une grave erreur.

Vous chantez également. A votre actif, deux albums. Comment êtes-vous «entrée» en musique?

Un jour, à l'occasion d'un spectacle, *Velvette*, de Joël Jouanneau, j'ai connu un musicien, Rodolphe Burger, qui m'a proposé d'écrire un disque pour moi, m'inscrivant ainsi dans une tradition d'actrice-chanteuse. J'étais ravie. C'est ainsi que j'ai commencé.

C'est la première fois que vous travaillez à Vidy. Votre sentiment?

Un lieu sublime, détendant, un peu trop peut-être. J'espère que ce ne sera pas fatal à mon énergie de comédienne.

La fabrique des monstres ou démesure pour mesure, Théâtre de Vidy-Lausanne, du 23 janvier au 4 février.

Ghania Adamo